

« Le stoïcisme est un jeu d'esprit... »

Explication de texte

Dans la remarque que nous lisons, La Bruyère polémique contre les philosophes stoïciens, et prétend démontrer l'inanité de leur doctrine. Face aux deux positions antagonistes, celle de La Bruyère et celle des Stoïciens, le lecteur peut trouver une source féconde de réflexion, à condition de chercher une mesure entre les deux extrêmes ici présentés.

C'est ce que nous ferons en suivant le mouvement du texte, qui explique d'abord, dans les deux premières phrases (de « Le stoïcisme est un jeu... » à « ... de l'appeler un sage ») pourquoi l'idéal stoïcien de sagesse est irréaliste, puis, dans les trois dernières (de « Ils ont laissé à l'homme... » à « une porcelaine qui est en pièces »), que la doctrine stoïcienne est ainsi incapable de se rendre utile à l'homme.

I. Le stoïcisme apparaît comme une philosophie follement irréaliste

- Il faut d'abord savoir que le stoïcisme [...]. C'est une doctrine qui peut intéresser le lecteur, parce qu'elle a la prétention de l'aider à être heureux. Qui ne voudrait pas trouver les moyens d'être heureux ?
1. Lorsque La Bruyère qualifie le stoïcisme de « jeu d'esprit », il faut comprendre qu'il attaque la doctrine stoïcienne, en prétendant qu'elle n'a rien de pratique, qu'elle est incapable de faire face à la réalité. De même, pour lui, le fait qu'elle ne serait qu'une « idée » est très péjoratif : il la réduit à une théorie purement intellectuelle. On attend donc de savoir pourquoi, selon La Bruyère, cette philosophie est si vaine ; on attend aussi sans doute d'entendre un peu quel type de philosophie pourrait être utile.
 - Lorsque La Bruyère évoque, pour le comparer au stoïcisme, le long et difficile traité de Platon (*La République*), le lecteur ordinaire ne peut qu'être soulagé et se ranger aux côtés de La Bruyère : en étant de son avis, il a une excuse pour échapper à une lecture ardue et un peu rebutante.
 2. On sourit encore, au début de la deuxième phrase, du ton moqueur qu'adopte La Bruyère lorsqu'il utilise le verbe « feindre », qui sous-entend que les Stoïciens ont « imaginé faussement », ont inventé une théorie qui ne peut être qu'imaginaire. Reste à savoir ce qu'on pense véritablement de leurs points de vue opposés.
 - La Bruyère pense, contrairement aux stoïciens, qu'on ne « peut rire dans la pauvreté ». Mais cela demande réflexion. Est-il vraiment impossible à quelqu'un de pauvre de rire ? La pauvreté implique-t-elle une tristesse perpétuelle ?
 3. La liste des quatre malheurs qui suit (les « injures », « l'ingratitude », « les pertes de bien », « celle des parents et des amis ») proposent une espèce de gradation du moins

grave vers le plus grave, de sorte que la position des Stoïciens paraît de plus en plus absurde. S'il paraît plutôt faisable et assez naturel en effet d'être indifférent aux injures ou à l'ingratitude dans la plupart des cas, il paraît tout à fait inhumain d'être indifférent à la perte des parents et des amis.

➤ Cependant, le lecteur peut réfléchir ainsi à deux questions : d'une part, il peut se demander s'il n'est lui-même pas trop sensible aux injures et à l'ingratitude, quand ils viennent de ceux qui ne méritent qu'on s'arrête à leurs élucubrations ; d'autre part, il peut réfléchir à un problème plus délicat encore : comment faut-il réagir à de vrais grands malheurs comme la perte d'êtres chers. Bien sûr, refuser l'émotion dans ces cas-là serait inhumain. Mais que faut-il faire de cette émotion ? C'est une question qui mérite d'être posée.

4. La Bruyère évoque ensuite l'attitude qu'il faudrait adopter, d'après les Stoïciens, face à la mort. Ils considèrent en effet que la mort n'est rien, ni un mal, ni un bien : c'est en somme une « chose indifférente », dont on n'aurait pas à se soucier : les Stoïciens, sur cette question, sont aussi loin du sens commun, pour lequel la mort doit évidemment « rendre triste », que de la pensée chrétienne, pour laquelle, d'une certaine façon, la mort pourrait donner lieu à une forme de réjouissance, puisqu'elle est pour eux comme un passage vers le domaine où l'on est uni à Dieu. Il met en évidence ici de façon très claire tout ce qui sépare les Stoïciens de ses contemporains.

5. La doctrine stoïcienne en effet demande de n'être pas dominé par ce qui ne dépend pas de soi, donc, « ni par le plaisir, ni par la douleur », comme il le dit dans le 4^e point de son énumération structurée par les points-virgules. Il explicite ensuite cette idée de façon très concrète, de façon à faire apparaître nettement le caractère délirant de cette doctrine selon lui. En effet, les fakirs qui sont capables de se laisser torturer, en voyant leurs chairs (« quelque partie de leur corps ») brûler (« le feu ») ou être transpercées par une épée un poignard (« le fer ») sont une espèce tout à fait rarissime : cela paraît en réalité tout à fait impossible au commun des lecteurs de La Bruyère. Ceux-ci ne peuvent que sourire face au manque de réalisme du stoïcisme ainsi présenté.

➤ Reste cependant qu'on entend bien ici qu'une juste mesure est possible, dès lors qu'on considère que c'est aux douleurs mineures qu'il ne faut pas donner trop d'importance, dès lors qu'on considère qu'apprécier un plaisir ne revient pas forcément à s'en faire dominer. En somme, l'excès de ces deux positions antagonistes invite le lecteur à mieux estimer l'importance et la valeur des plaisirs ou des douleurs qui l'assaillent chaque jour de sa vie.

➤ La Bruyère a ainsi réussi à susciter l'image du sage stoïcien ; mais il a surtout réussi à montrer qu'il ne peut pas exister dans la réalité ; c'est pourquoi le sage ainsi évoqué peut apparaître comme un être purement imaginaire, qui n'existe que dans le phantasme de l'esprit des philosophes stoïciens : c'est ce qu'il signifie en l'appelant « fantôme ». Le nom « fantôme » en effet issu du grec φάντασμα, par le latin *phantasma*, signifie bien « image, produit de l'imagination, ce qui apparaît, mais n'existe pas en réalité ». Il s'agit en fait d'un retournement de la philosophie stoïcienne qui, justement, a pour préoccupation principale de ne pas se laisser berner par les φαντάσματα (*phantasmata*) que sont les émotions, images construites (« feintes », dirait La Bruyère) par notre esprit. Autrement dit, pour La Bruyère, ceux qui veulent se débarrasser des illusions se laissent berner par une grande illusion encore.

6. L'étiquette de « sage » qui apparaît ainsi au bout de cette très longue phrase, au bout de six vagues énumératives ponctuées de cinq points-virgules, est à la limite du comique. On a le sentiment en effet que les Stoïciens cherchent à accrocher une étiquette à un être qui se vaporise dès qu'on s'approche : l'antithèse entre ce que les Stoïciens vou-

draient avoir construit (« un sage ») et ce qu'ils ont façonné en réalité (« un fantôme ») est tout à fait saisissante à cet égard.

- Ainsi La Bruyère peut-il complètement déconsidérer la pensée stoïcienne : alors qu'ils prétendent philosopher, et donc raisonner, il réduit l'essentiel de leur doctrine à un caprice arbitraire, à tout le contraire d'un raisonnement. En effet, en disant qu'il « leur a plu » d'appeler ce fantôme un sage, il affirme bien qu'il s'agit d'un acte immotivé et donc parfaitement irrationnel : en faisant cela, ils se sont conduits non en philosophes, mais en êtres irréflechis, soumis à l'opinion¹ ; ainsi le stoïcisme apparaît-il comme une anti-philosophie, une simple humeur un peu délirante et obsessionnelle. Reste au lecteur à essayer de naviguer entre ces différentes illusions : celles constituées par nos émotions et nos caprices, celle constituée par le vain espoir de s'en débarrasser complètement.

II. Le stoïcisme apparaît comme une philosophie dérisoire : ridiculement inutile.

1. Sans une connaissance précise du stoïcisme, il est difficile d'apprécier la première idée de la troisième phrase de notre texte, selon laquelle les Stoïciens n'ont pas essayé de corriger les défauts humains (« Ils ont laissé à l'homme... aucun de ses faibles »). Mais il est assez évident qu'ici La Bruyère est pour le moins injuste, sinon de mauvaise foi. Le stoïcisme est en effet, fondamentalement, une philosophie morale, qui voudrait que chacun devienne plus vertueux, et agisse conformément à la nature. Cette mauvaise foi se décèle assez facilement derrière la méthode d'argumentation, qui se contente d'asséner deux fois la même idée, en lieu et place d'une véritable démonstration : « Ils ont laissé à l'homme tous les défauts qu'ils lui ont trouvés », d'une part, et « [ils] n'ont presque relevé aucun de ses faibles », d'autre part, signifient en effet à peu près la même chose.

- La deuxième partie de cette phrase, de « au lieu de faire de ses vices... » à « l'ont exhorté à l'impossible » propose cependant une véritable argumentation, qui tient en deux points. Le second point de ce raisonnement (« Ils lui ont tracé l'idée... à l'impossible ») reprend l'idée de la première partie de la remarque dans son ensemble, selon laquelle l'idéal stoïcien est inatteignable, pour le mettre en regard avec ce qu'il aurait fallu faire, selon La Bruyère, pour être utile aux hommes.

2. Le premier [point du raisonnement qu'il propose quand même ensuite, « au lieu de faire de ses vices des peintures qui servissent à l'en corriger »,] est tout à fait remarquable, dans la mesure où il revient pour La Bruyère à faire l'apologie de son propre travail, puisqu'il reproche en quelque sorte aux Stoïciens de n'avoir pas écrit, comme lui, des *Caractères*, qui auraient décrit les vices humains. Ce qui est intéressant ici, c'est en fait qu'on a comme un programme qui définit ce que sont les *Caractères* : il s'agit pour lui « de faire [des vices humains] des peintures affreuses ou ridicules qui servissent à l'en corriger ». Autrement dit, d'une certaine façon, ce que reproche La Bruyère aux Stoïciens, ce n'est pas d'être stoïciens, c'est d'être des philosophes, au lieu d'être des moralistes comme lui.

- C'est d'ailleurs ce qu'il parvient à faire dans la quatrième et dernière phrase de la remarque. Après des considérations plus ou moins philosophiques, La Bruyère revient en effet à son prin-

1. Pour les philosophes, « l'opinion » est bien loin d'être « ce qu'on pense ». C'est plutôt ce qu'on croit penser alors qu'on ne pense pas, et qu'on ne fait qu'*opiner* : penser, c'est, comme son étymologie l'indique *peser*, évaluer, de façon posée et réfléchie, et non se ranger à telle ou telle idée, en se conformant à tel ou tel penchant, à tel ou tel caprice qui nous passe par la tête. En somme, l'opinion, c'est ce dont on doit se débarrasser pour aller vers une véritable pensée.

cipal talent : celui d'un moraliste qui sait faire sourire le lecteur des défauts humains. Ici, il s'agit du vice stoïcien qui consiste à élaborer des théories fumeuses qui n'ont aucun rapport avec la réalité ; et l'art du moraliste consiste à faire apparaître le ridicule de cette fâcheuse tendance à élaborer des concepts détachés de la réalité, suscitant le sourire du lecteur à l'égard de ce vice.

3. Il brosse ainsi un tableau dont il prétend qu'elle décrit la doctrine stoïcienne, en en faisant une fantasmagorie aussi absurde que comique. D'abord, le personnage qui en est prétendument le centre, « le sage », est déterminé par deux relatives (« qui n'est pas », « qui n'est qu'imaginaire ») qui décrédibilisent par avance le tableau : personne ne peut accomplir l'impossible... et encore moins celui qui n'existe pas !

➤ Il faut noter qu'il s'agit en effet d'un véritable tableau, du fait de la notation spatiale « au-dessus de » : on imagine bien ici un personnage placé dans les nuées, comme le Socrate d'Aristophane, qui prétend regarder le monde d'en haut. Et il s'agit bien de nuées, qui n'ont aucune consistance, et ne peuvent en réalité soutenir personne, ne peuvent élever personne au-dessus du monde, puisque c'est « naturellement et par lui-même » que le sage stoïcien s'élève. La Bruyère prétend ici que les Stoïciens ne proposent aucune méthode concrète, aucun escalier pour s'élever au-dessus du monde et le contempler du haut de sa sagesse. Il semble présenter ainsi le stoïcisme comme une pensée magique, une poudre de perlimpinpin, qui promet ce qu'elle ne peut accomplir.

4. Les deux exemples concrets qui suivent, ceux de la « goutte », maladie extrêmement douloureuse, qui se manifeste généralement par un gonflement au niveau du gros orteil, et de la « colique » font apparaître l'absurdité stoïcienne d'une façon tout à fait comique. D'une part, leur trivialité contraste de façon saisissante avec le fumeux personnage du sage esquissé auparavant : La Bruyère rappelle que l'être humain, même quand il se prétend au-dessus des choses du corps, se voit rappeler les basses réalités matérielles par la maladie et la vieillesse. Vous aurez beau être le plus intelligent, le plus présomptueux des intellectuels, votre pied, votre ventre vous rappelleront sans aucune pitié que vous n'êtes qu'un être de chair. On remarquera d'ailleurs qu'à l'instar de Molière, par exemple avec son malade imaginaire qui ne pense qu'à ses selles, La Bruyère ne se prive pas d'user de l'arme scatologique pour dénigrer ses victimes : on sourit d'autant plus que derrière la « colique » viennent inévitablement les flatulences et la diarrhée...

➤ On peut noter aussi dans cet exemple la façon dont La Bruyère utilise le conditionnel présent. Il faut d'abord savoir que le mode conditionnel, en tant qu'il est un mode, implique une posture particulière du locuteur (celui qui parle) à l'égard de ce qu'il dit : avec l'indicatif, il affirme ce qu'il dit ; avec le subjonctif, il le dit sans l'affirmer ; avec le conditionnel, il dit que ce n'est pas lui en réalité qui l'affirme. Si La Bruyère pensait que c'était possible, il aurait écrit « ne peuvent² lui arracher une plainte » ; mais pour lui c'est impossible : il tient à préciser que cette idée est celle des Stoïciens, et non la sienne. Ainsi « ne sauraient » signifie ici « ne peuvent, dans l'esprit délirant des Stoïciens ». Autrement dit, ce conditionnel ne peut être entendu qu'en voyant le sourire de La Bruyère, partagé par le lecteur devant la sottise de la fantasmagorie stoïcienne.

➤ L'image qui suit (« le ciel et la terre... sur les ruines de l'univers »), celle d'une fin du monde apocalyptique, digne d'un film de science-fiction est elle aussi particulièrement comique, à cause du contraste entre le monde qui s'écroule et l'image du sage stoïcien affectant l'indiffé-

2. Le verbe « savoir » a ici le sens de « pouvoir », comme c'est le cas fréquemment aujourd'hui en Wallonie, la partie francophone de la Belgique.

rence avec orgueil et fierté : ce fier orgueil qui se regarde lui-même alors que l'univers est détruit apparaît comme tout ce qu'il y a de plus ridicule. Mais pourquoi peut-on voir ce fier orgueil sur le visage du sage stoïcien, seul « sur les ruines de l'univers » ? C'est à cause de l'expression « il demeurerait ferme ». En effet, « demeurer ferme », ne pas se laisser ébranler par les événements extérieurs auxquels on ne peut rien, c'est l'attitude que recommandent les stoïciens. En utilisant le conditionnel une fois encore ici, La Bruyère ajoute en quelque sorte un « comme ils disent », et en rit en même temps.

- Pour bien comprendre l'ultime image de la remarque, il faut d'abord éclairer quelques particularités de la langue classique dans « pendant que l'homme qui est en effet sort de son sens ». Pour commencer, aujourd'hui, nous utiliserions plutôt les conjonctions de subordination « alors que, tandis que, cependant que » à la place de « pendant que » pour marquer l'opposition. Il faut ensuite comprendre que la locution adverbiale « en effet » signifie ici « en réalité », que le verbe *être* a ici son sens fort d'*exister*. Il faut enfin comprendre que « sortir de son sens » signifie « perdre le contrôle de soi-même ». Il faut donc entendre « alors que l'homme qui existe dans la réalité perd complètement le contrôle de lui-même ».³
5. [Dès lors,] on peut observer comment est construite la dernière phrase de notre texte dans son ensemble. Elle est fondée sur une opposition (une « antithèse ») entre, d'une part, « le sage qui n'est pas », décrit d'une façon assez comique dans toute la première partie de la phrase, jusqu'à « sur les ruines de l'univers », et, d'autre part, « l'homme qui est en effet », décrit de façon encore plus comique dans la seconde partie de la phrase.
 6. L'accumulation des cinq actions (« sort de son sens, crie, se désespère, étincelle des yeux et perd la respiration ») qui permet de décrire l'état de l'homme réel bouleversé par une brouille insignifiante (« un chien perdu », « une porcelaine [...] en pièces ») est en elle-même tout à fait comique. Elle l'est d'abord à cause de l'accumulation elle-même des réactions excessives ; mais elle l'est aussi à cause de son caractère hétéroclite, qui donne l'impression d'une grande incohérence dans la réaction de notre homme : cette incohérence donne à voir concrètement l'absurdité du comportement quotidien des êtres humains. Comme ce type de réactions est familier au lecteur, il ne peut que tomber d'accord avec La Bruyère quand il les présente comme les réactions de « l'homme qui est en effet » : l'image irréaliste du sage stoïcien qui précède en apparaît d'autant plus fantasmagorique.

Au fond, ce qui apparaît ici, c'est que la doctrine stoïcienne, même si elle était aussi peu pragmatique que le prétend La Bruyère, c'est en réalité qu'elle n'est pas si inutile que cela : elle présente l'immense avantage de faire sourire le lecteur... avec l'aide de l'art et de la mauvaise foi du moraliste de talent.

3. Notez qu'on s'autorise ici à faire une remarque de pure paraphrase, tout à fait légitime dans une explication de texte, dès lors qu'elle concerne des traits de langue difficiles et propres à la langue d'une autre époque que la nôtre.